

Cauchemar éveillé

Wake in Fright, Australie, 1971, 1 h 49 minutes

Pascal Grenier

Number 282, January–February 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, P. (2013). Cauchemar éveillé / *Wake in Fright*, Australie, 1971, 1 h 49 minutes. *Séquences*, (282), 17–17.

Wake in Fright Cauchemar éveillé

Longtemps considéré comme un classique perdu à jamais, le film australien **Wake in Fright** a été dépoussiéré et redécouvert il y a trois ans. En compétition à Cannes en 1971, ce long métrage a été présenté à nouveau au festival en 2009. Son influence sur le cinéma australien des années 1970 est avéré et, plus de quarante ans plus tard, le film n'a pas vieilli d'une seule ride.

Pascal Grenier



Un malaise qui s'impose à l'esprit

Adapté d'un roman de Kenneth Cook par le journaliste et scénariste Evan Jones, **Wake in Fright** est une profonde incursion dans la contrée sauvage australienne. Ce qui est d'autant plus surprenant est que le film a été réalisé par le Canadien d'origine bulgare Ted Kotcheff, lui qui n'avait jamais mis les pieds en Australie avant de réaliser ce film.

Wake in Fright dépeint l'histoire d'un jeune instituteur qui, en faisant une escale dans un trou paumé au beau milieu du désert australien, se laisse embarquer dans un tourbillon cauchemardesque par ses habitants alcooliques. Tout n'est que violence dans l'Outback australien: violence du climat où le soleil dessèche toute sorte de vie et ne provoque que la sueur; violence des paysages parsemés de fermes délabrées; violence des émotions que procurent le jeu et la chasse (qui n'est ici qu'une activité cruelle et stupide); violence de l'alcool, obligatoire et abrutissante pour éviter l'ostracisme; violence des habitants enfermés dans une hébétude de frustrations, de bêtise et d'ignorance.

Sans tomber dans l'excès des films de genre, avec une certaine retenue et une économie de moyens, le cinéaste arrive à instaurer un malaise qui s'impose à l'esprit. En privilégiant les non-dits, il met l'accent sur un regard, des silences ou un ton ferme, voire véhément. On comprend bien le basculement psychologique du personnage principal; l'identification se fait alors naturellement. Il y a dans ce film une rare authenticité qu'on ne retrouve plus dans le cinéma moderne ou actuel; une description indubitable par le cinéaste d'une (micro)société

recluse du reste du continent, où l'hypermasculinité est de rigueur. Comme le dit un des personnages: «C'est quoi son problème? Il préfère parler à une femme au lieu de boire?». Disons qu'on est loin du personnage humoristique et adorable de **Crocodile Dundee**.

Le point culminant du voyage en enfer que subit le protagoniste résulte en une chasse aux kangourous sanglante et sauvage. Cette séquence atroce et difficile est un véritable morceau d'anthologie et démontre à quel point le vernis de la civilisation est tenu chez chacun d'entre nous. Un monde brutal et désœuvré qui ne connaît plus de limites morales, où il est plus facile de provoquer sa propre déchéance, provoquant l'engrenage infernal difficile à arrêter. Et ce monde, Kotcheff le dépeint de façon admirable, un univers privé de toute humanité où il ne reste que de la torpeur, de l'alcoolisme et de la cruauté souvent insupportable.

En médecin déchu et alcoolique de surcroît, Donald Pleasance domine l'interprétation et crève l'écran. À moitié fou, on l'a rarement vu aussi intense. Dans le rôle de l'instituteur, le méconnu Gary Bond est parfaitement crédible en anti-héros confronté à ce cauchemar éveillé et bien réel. Le reste de la distribution — pour la plupart des habitants de la région — ajoute au souci d'authenticité et au ton naturaliste de l'ensemble.

Bref, par son regard incisif et son approche objective de la culture yabba, **Wake in Fright** est à juste titre considéré comme un incontestable classique du cinéma australien. Son influence sur des cinéastes australiens de renom comme Peter Weir, Bruce Beresford et Fred Schepisi est indéniable. De plus, le film rappelle **Deliverance** et **Straw Dogs** — deux films controversés des années 1970 — qui démontraient eux aussi une forme de dégradation humaine d'un individu confronté à un environnement hostile. La mise en scène rugueuse et crédible de Kotcheff ajoute à la dimension quasi documentaire du film. Le cinéaste se contente de présenter les événements tels quels. Il ne condamne ni ne juge les actions de ses personnages. Il les montre dans leur véritable nature et cette aura malsaine qui se dégage du film est d'autant plus palpable pour le spectateur. 🍷

■ **Origine:** Australie — **Année:** 1971 — **Durée:** 1h49 minutes — **Réal.:** Ted Kotcheff — **Scén.:** Evan Jones, d'après le roman de Kenneth Cook — **Images:** Brian West — **Mont.:** Anthony Buckley — **Mus.:** John Scott — **Son:** John Appleton — **Dir. art:** Dennis Gentle — **Cost.:** Ron Williams — **Int.:** Gary Bond (John Grant), Donald Pleasance ('Doc' Tydon), Chips Rafferty (Jock Crawford), Sylvia Kay (Janette Hynes), Jack Thompson (Dick), Peter Whittle (Joe) — **Prod.:** George Willoughby — **Dist.:** Drafthouse Films.